Au cœur des manufactures lainières européennes du XVIII^e siècle. Le voyage de Gian Batta Moccafy, 1766-1767

*At the heart of the European wool industries in the 18th century : the Grand tour
of Europe of the Italian merchant Gian Batta Moccafy, 1766-1767*

Corine Maitte

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/dht/136>

DOI : 10.4000/dht.136

ISSN : 1775-4194

Éditeur :

Centre d'histoire des techniques et de l'environnement du Cnam (CDHTE-Cnam), Société des élèves du CDHTE-Cnam

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 151-166

ISBN : 978-2-9530779-4-0

ISSN : 0417-8726

Référence électronique

Corine Maitte, « Au cœur des manufactures lainières européennes du XVIII^e siècle. Le voyage de Gian Batta Moccafy, 1766-1767 », *Documents pour l'histoire des techniques* [En ligne], 18 | 2^e semestre 2009, mis en ligne le 21 octobre 2010, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/dht/136> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dht.136>

Au cœur des manufactures lainières européennes du XVIII^e siècle. Le voyage de Gian Batta Moccafy, 1766-1767*

Corine Maitte

Université de Paris-Est Marne-la-Vallée, laboratoire ACP

RÉSUMÉ

La pratique du voyage est partie prenante de la culture européenne. Si les voyages de lettrés et d'artistes sont bien connus, ceux des entrepreneurs, marchands, hommes de science et d'art, destinés à prendre connaissance des pratiques et des techniques en cours dans les autres régions, le sont moins. Cet article présente le voyage effectué en 1766-67 par le marchand piémontais Gian Batta Moccafy en France, Angleterre, Pays-Bas autrichiens, Provinces-Unies et terres d'Empire. Centré sur les manufactures lainières de ces régions, son but explicite est d'en imiter certaines au Piémont, éventuellement en débauchant des « techniciens » ou des entrepreneurs rencontrés en chemin. Ce faisant, Moccafy dresse pour des lecteurs non avertis un extraordinaire tableau des manufactures visitées, tant sur le plan technique que social et commercial. Ce voyage, présenté à la cour piémontaise, est agrémenté d'un gros corpus d'échantillons de tous les draps mentionnés. Si ce témoignage n'est pas sans équivalent, c'est assurément l'un des plus vastes et des plus précoces parvenu jusqu'à nous.

Résumés et mots clés en anglais sont regroupés en fin de volume, accompagnés des mots clés français

Parmi les registres reliés de la Bibliothèque royale de Turin, il en est un, bien connu des historiens de la laine, intitulé « draps du piémont »¹. Le premier texte, que l'on va lire, s'intitule « récit de voyage ». Parfois cité, jamais étudié, il n'est ni signé, ni daté. Les voies de constitution des registres de la Bibliothèque royale rendent difficiles la reconstruction du parcours des manuscrits qui la composent : créé au XIX^e siècle pour illustrer la monarchie, le fonds de la bibliothèque a été constitué en puisant à des sources variées, non mentionnées, recréant des registres à partir de documents disparates. C'est le cas du numéro 907 de « l'histoire de la patrie », relié au XIX^e siècle par

Tommaso Unia, « relieur de livres de la bibliothèque de S.M. et des Archives Royales de la Cour ». Unis par la thématique drapière, les documents en sont très divers : depuis un mémoire sur le commerce de communication jusqu'à l'édit toscan de 1738 sur les manufactures lainières qui clôt le tout, en passant par différents avis du conseil du commerce sur les manufactures lainières, des expertises, des commentaires d'échantillons, les textes se suivent et ne se ressemblent pas. Souvent anonymes, ils sont placés sans ordre chronologique évident. Ils portent cependant la trace d'anciennes classifications, qui ne se recoupent que rarement : d'une part une numérotation, très partielle, des cahiers de feuilles, de un à vingt-quatre ; de l'autre, une numérotation des

¹ Biblioteca reale di Torino [ensuite BRT], Storia Patria, 907.

* Ce texte est dédié à la mémoire de Gérard Gayot, maître en manufacture lainière ; c'est lui qui m'avait signalé, il y a déjà fort longtemps, le recueil d'échantillons conservé à la bibliothèque Forney. Je remercie de sa constante disponibilité Mme. De Angeli Cayol, conservatrice à la bibliothèque Forney, et Didier Terrier pour sa relecture critique.

feuillet, qui commence au cahier n°13 par le nombre 345, se continue ensuite, mais dont l'ordre n'a pas toujours été respecté lors de la constitution du registre actuel² ; enfin, de nombreux feuillets ne sont pas du tout numérotés. Les écritures comme les papiers varient, mais une grande partie des pièces du registre apparaît cependant écrite par la même main, à tel point que l'on pourrait soupçonner le travail d'un copiste, si des ratures et des signatures ne semblaient invalider cette hypothèse. Bref, la constitution même du registre rend difficile le pistage des origines de ce qui apparaît comme un brouillon, qui plus est lacunaire, car la relation s'arrête brusquement lorsque l'auteur évoque les productions d'Abbeville et reprend alors qu'il détaille les échantillons de Londres. Il manque en fait tout un cahier de feuilles dont nous ignorons le nombre, sans doute entre 6 et 12 pages si l'on se fie à la consistance des autres « cahiers ».

L'identification de l'auteur est venue par un tout autre créneau. Gérard Gayot m'avait signalé la présence, à la bibliothèque Forney de Paris, d'un recueil d'échantillons de draps, rédigé en italien : quelques cinq cents échantillons des principales manufactures européennes, présenté dans un grand cahier soigneusement composé, avec pour seul commentaire une lettre identifiant chaque tissu, indiquant son nom et son prix. Un document à la fois fascinant et muet, arrivé dans les fonds de cette bibliothèque parisienne par le don qu'en a fait en 1924 Monsieur David-Weill, alors président d'honneur de la Société des Amis de la Bibliothèque Forney. Lui-même l'avait acheté pour 3000 francs, sans doute dans une vente publique non identifiée. La première page du recueil d'échantillons porte la mention « échantillons recueillis en voyageant par le sieur Moccasi marchand de draps et dans son retour vers 1760 présentés au Conte Bogin ». Quelques mois plus tard, en découvrant le récit de voyage de Turin, les morceaux du puzzle se sont reconstitués : les échantillons de draps que l'auteur du récit de voyage de Turin commentait étaient ceux qui figuraient dans le recueil de Forney. Deux morceaux de puzzle, entre Paris et Turin, évoquant l'Europe lainière du XVIII^e siècle. Deux morceaux bien différents puisque l'un est présenté avec tout l'apparat possible, l'autre n'est que le brouillon d'un manuscrit peut-être plus orné qui reste à ce jour introuvable.

Le manuscrit de Paris identifie un auteur, Moccasi, un État, le Piémont, un destinataire, le comte Bogin,

principal ministre du roi Charles Emmanuel III³. Cette mention a cependant été rajoutée *a posteriori*, sans que l'on sache quand, mais sans doute au XVIII^e siècle, si l'on en croit l'écriture. Elle comporte au moins deux approximations, le nom de l'auteur, orthographié de manière plus italianisante Moccasi et non Moccaf, et la date, 1760⁴.

La lecture de l'ensemble du registre de la Bibliothèque royale a en effet apporté des informations essentielles sur l'auteur, ses motivations, une partie de son parcours. De nombreux documents sont en effet écrits de la même main, certains signés Moccaf, qui développe des pratiques d'écritures très nombreuses autour des manufactures lainières piémontaises, essentiellement en qualité d'expert. Cette expertise semble lui avoir été reconnue après son voyage et c'est sans doute un des bénéfices qu'il en retira, ainsi qu'un rôle de responsable officieux, si ce n'est officiel, des magasins des troupes royales, ce qui ne devait pas être tout à fait inutile pour le marchand de draps qu'il était. De même, il fut impliqué dans la mise sur pied de la manufacture de velours en 1771, responsabilité assortie d'une rémunération⁵. Il risque de tout perdre lorsque la mort de Charles Emmanuel III et la montée sur le trône de Victor Emmanuel III, en 1773, balaye une grande partie de l'ancien personnel politique, de ses initiatives manufacturières et des personnes, même modestes, qui leur sont attachées. C'est dans ce contexte que Moccaf revient sur son parcours et explique :

« En 1766, il prit la résolution de faire, comme il le fit, à ses propres frais, le tour des fabriques de draps de la Normandie, Picardie, Angleterre, Flandre, Hollande et Champagne [...]. À son retour, après un tour de dix ou onze mois, il fit une relation de son voyage, des observations sur les marchandises qui s'y fabriquent, les modes que l'on y observe, les usages du commerce et les changes des monnaies »⁶.

De fait, le 9 juillet 1766, à sept heures et demie du matin à peu près, dans la petite ville piémontaise de Moncalieri, le sieur Gio Batta Zaverio Moccaf de feu Gio Batta se rend devant le notaire pour choisir

² Ibid., après la page 596, on trouve le cahier 20, et la page 524. Suite à mon intérêt pour ce texte, les conservateurs de la bibliothèque ont entièrement renuméroté de façon continue ce volume.

³ Bogin fut « premier ministre » de Charles Emmanuel III de 1748 à 1773 ; voir Giuseppe Ricuperati, *Lo stato sabaudo nel Settecento. Dal trionfo delle burocrazie alla crisi d'Antico Regime*, Torino, Utet, 2001, pp. 89-154.

⁴ L'écriture semble faire penser que ce rajout date du XVIII^e siècle et non par exemple du XX^e siècle, lors de la vente du recueil.

⁵ BRT, Storia Patria, 907.

⁶ Ibid.

un procureur général qui devra s'occuper de ses affaires pendant son absence. Résidant habituellement à Turin, paroisse San Rocco où il tient sa boutique en compagnie de Antonio Constantini Bianco⁷, ce négociant a en effet décidé, comme il le déclare lui-même au notaire, « de se rendre pour différentes affaires dans des états étrangers »⁸. Devant les dangers possibles d'un tel voyage, Moccafy décide également de rédiger son testament qui est enregistré, scellé à la cire rouge et marqué à ses armes, trois étoiles, un arbre et un oiseau sur le Morriore. Ce document n'avait jamais été ouvert jusqu'à ce qu'une historienne peut-être trop curieuse en brise les sceaux. Moccafy est en effet revenu de son voyage, il était encore actif en 1788 et a sans doute rédigé un autre testament qui a annulé celui-ci⁹. On y apprend néanmoins qu'il est déjà veuf, père d'une jeune fille mineure, Angelica Maria Giacinta, qu'il confie à la garde de sa grand-mère maternelle, Benedetta Capucino Gronti. Ayant pris toutes les dispositions légales nécessaires à une longue absence, Moccafy peut se mettre en chemin, sans doute dans les jours qui suivent.

Pourquoi voyager, où se rendre ?

Les humeurs vagabondes des hommes de l'époque moderne sont désormais de mieux en mieux connues¹⁰. Aussi variées en sont les motivations que les parcours et les processus de mise en écriture. Dans cette vaste galaxie des « voyages », l'initiative de Moccafy se rattache aux nombreux périple entrepris par les marchands pour approfondir leurs connaissances des lieux, des hommes, des produits qu'ils commercent¹¹. Lui-même le dit en 1773 : il

se lança dans cette entreprise « pour y prendre les connaissances nécessaires à celui qui désire être au fait de la qualité et de la substance de la marchandise »¹². Si les « étiquettes » des marchands vont à la recherche des clients¹³, ceux-ci peuvent aussi décider de voyager eux-mêmes pour parfaire leurs connaissances et éviter ainsi de se laisser prendre aux jeux multiples des contrefaçons. De plus, Moccafy peut espérer en savoir plus sur les conditions locales de vente et éventuellement se passer des intermédiaires auxquels il a sans aucun doute eu affaire jusque-là. Enfin, le voyage peut servir à la constitution ou au renforcement du réseau de relations indispensable au commerce¹⁴.

L'originalité de Moccafy est de ne s'intéresser qu'aux manufactures lainières : autant à la draperie cardée qu'à la draperie peignée, à la fine et à l'ordinaire, aux qualités des produits comme aux techniques, à l'organisation des fabriques comme aux méthodes de vente. Cet unique centre d'intérêt fait la spécificité de son périple et de son récit dans lequel se ne trouve aucune des notations si familières sur les parcours, les paysages, les « curiosités ». À peine fait-il quelques mentions sur l'industrie lyonnaise de la soie. À Paris, il ne s'intéresse qu'aux Gobelins. Il ne dévie de son unique intérêt qu'à Rouen où la fabrique de velours, mais aussi celle des tissus de coton, retient quelque peu son attention. Le choix de son parcours est donc dicté par cet intérêt unique. Ce sont les principaux centres lainiers de l'Europe du Nord-Ouest qu'il va visiter, ceux qu'il connaît déjà parce qu'il en achète les produits, ceux qu'il rencontre sans doute sur sa route.

Ce voyage n'est assurément pas le seul de ce genre qui mette des citoyens de la Péninsule sur les

7 Archivio di Stato di Torino [ensuite AST], Notarile di Torino, 1765, Libro 5, c. 629.

8 AST, Insinuazione di Moncalieri, 1766, libro 2, c.81 et c.82.

9 AST, Notai di Torino, primo versamento, Maurini 1764-66, registro 4245. Aucun autre testament n'a été retrouvé, mais par contre, Moccafy se voit attribuer la charge de responsable du magasin royal des troupes en 1788 ; cf. AST, Patenti e biglietti, 1788, 19 giugno, reg 74/ c.132.

10 Daniel Roche, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003. Gilles Bertrand, *La culture du voyage. Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XX^e siècle*, CRHIPA, L'Harmattan, 2004.

11 Voir, par exemple, le voyage réalisé par Abraham Poupart en 1754 : Archives nationales [ensuite AN] : F/12/661, « voyage d'un négociant français dans les fabriques de Liège et de Limbourg », s.d., 15 pages. Gérard Gayot a fait de nombreuses allusions à ce voyage, voir notamment Gérard Gayot, " Different uses of cloth samples in the manufactures of Elbeuf, Sedan and Verviers in the 18th century ", communication au colloque *Textile Sample Books Reassessed : Commerce, Communication and Culture*, organisé par l'Université de Southampton et

la School of Arts and Design, Winchester, 29-30 juin 2000, pp. 1-3. Voir également : Pierre Bertholet, « Les industries d'Aix-la-Chapelle, Eupen, Hodimont, Maestricht, Monjoie, Stavelot-Malmédy, Verviers et leurs environs vus par un négociant français vers 1755 », *Bulletin de la Société verviétoise d'archéologie et d'histoire*, 61, 1980, pp. 117-135.

12 BRT, *Storia patria*, 907.

13 Comme l'indique Moccafy lui-même dans une de ses relations où il utilise les « étiquettes » – entendez échantillons – de Louis Labauche pour vérifier l'authenticité d'un drap de Sedan ; cf. AST, *Storia patria*, 907. En ce qui concerne les usages des échantillons, voir Gérard Gayot, « Different uses... », art. cit. et « les innovations de marketing sur le marché européen des draps (XVII^e-XVIII^e siècles) », dans Jacques Bottin, Nicole Pellegrin éd., *Echanges et cultures textiles dans l'Europe pré-industrielle. Actes du colloque de Rouen, 17-19 mai 1993*, *Revue du Nord*, collection Histoire, hors série n°12, 1996, pp. 111-128.

14 Sur ce point, voir notamment Jean-Pierre Hirsch, *Les deux rêves du commerce*, Paris, EHESS, 1991.

routes européennes pour les conduire vers les centres de la renommée textile et de la puissance économique. Mais, parmi les périple connus, publiés ou non, celui de Moccafy est l'un des plus précoces : vingt ans avant celui de Landriani (1787-1790) et quarante ans avant le « grand tour » de l'Empire industriel que réalisa Morosi en 1806-1807¹⁵. Après la Restauration, les voyages se multiplient, partant du Piémont, de Toscane, de Vénétie notamment. Ils témoignent de la formidable mise en relation avec le reste de l'Europe manufacturière constituée par l'expérience de l'Empire napoléonien, de la conscience d'une « infériorité » italienne, en même temps que de la volonté renouvelée de relever le défi du développement manufacturier et industriel.

Entre ces trois périodes (XVIII^e siècle, Révolution et Empire, Restauration), les typologies et les préoccupations des voyageurs sont assez nettement différenciées : Gian Batta Moccafy est le seul marchand dont nous connaissons le récit. D'ailleurs, la langue en est âpre, très peu cultivée. Certes au courant des techniques, comme il le montre tout au long de sa relation, il est essentiellement attentif à la qualité des tissus et aux méthodes de vente. Tout autre profil, plus commun à rencontrer parmi les auteurs de récits de voyage, est Landriani, un scientifique qui fait partie de nombreuses académies des sciences, publie sur la chimie et la physique, s'occupe d'applications pratiques¹⁶. On se trouve là devant le vivier des voyageurs scientifiques dont les publications se multiplient, obéissant à des critères de rédaction et de jugement assez différents de

celui de Moccafy. Sous l'empire napoléonien, Giuseppe Morosi, qui se définit lui-même comme un « mécanicien », effectue un autre grand voyage de reconnaissance des manufactures européennes¹⁷. En effet, membre, avant 1789, du Musée royal de physique et d'histoire naturelle de Florence, l'Empire lui donne l'occasion de se rendre dans la capitale française où il est pressenti pour être employé au Musée des machines des arts et métiers de Paris. Mais il accepte finalement la charge de « mécanicien national » que lui offre le gouvernement du royaume d'Italie installé à Milan. C'est en cette qualité qu'il entreprend un voyage pourtant « privé », dont le but principal est d'observer les machines et d'en reproduire les modèles. Morosi copie lors de ce voyage plus de 130 machines dont il fait exécuter à son retour plus de 400 dessins. De fait, il sert de vecteur de diffusion des nouvelles machines entre l'Empire et le royaume d'Italie, mais aussi la principauté de Lucques, où la Grand Duchesse l'appelle en 1808 et où il revient ponctuellement, ainsi qu'à Florence, après la Restauration, toujours au cœur des projets d'installation mécaniciennes. Si Morosi est le plus prolifique des voyageurs mécaniciens qui circulent sur les routes impériales, il n'est pas le seul : des exemples comme celui de Giovanni Battista Mazzoni de Prato ont dû être nombreux, même si beaucoup restent encore dans l'ombre. De fait, ce jeune rejeton d'une famille manufacturière de la petite ville toscane est, en 1812, l'un des vingt-cinq premiers étudiants de la toute nouvelle École Normale, installée à Pise sur le modèle parisien : un sans-faute qui se poursuit, après la suppression de l'École en 1814, par un voyage à Paris « afin de se consacrer à un cours de sciences physiques appliquées aux arts ». En fait, ce voyage a sans doute été dès le départ conçu dans le but explicite de connaître de plus près le fonctionnement des nouvelles machines à filer le coton, raison pour laquelle il se rend alors à Rouen. Revenu à Prato, y ayant fabriqué les nouvelles mécaniques, il retourne ensuite en France avant 1823 pour copier cette fois les machines à carder et filer la laine. Un exemple parmi tant d'autres « d'espionnage industriel » qui permet le transfert à bas coûts des machines nécessaires à l'industrie textile de Prato¹⁸.

15 Sur Landriani, voir Sandro Pugliese, « I viaggi di Marsilio Landriani », *Archivio Storico Lombardo*, a. LI, 1924, pp. 145-195, Marco Pessina (a cura di), *Relazioni di Marsilio Landriani sui progressi delle manifatture in Europa a fine Settecento*, Milano, Il Profilo, 1981 ; sur Morosi, voir Angelo Moiolli, "Tra intervento pubblico ed iniziativa privata: il contributo di Giuseppe Morosi al progresso tecnico della manifattura lombarda in età francese", dans Aldo Carera, Mario Taccolini, Rosalba Canetta (a cura di), *Temi e questioni di storia economica e sociale in età moderna e contemporanea. Studi in onore di Sergio Zaninelli*, Milano, Vita e Pensiero, 1999, pp. 153-204 ; Alberto Cova, "Giuseppe Morosi e i problemi dell'innovazione tecnica nel napoleonico Regno d'Italia", *Rivista milanese di economia*, 1988, 26, p. 108 et s. ; une biographie intellectuelle du technicien toscan est contenue dans Liana Elda Funaro, « 'Mezzi, metodi e macchine'. Notizie su Giuseppe Morosi », *Nuncius. Annali di storia della scienza*, 13, 1998, 1, pp. 77-137.

16 Voir par exemple Antonio Garcia Belmar et Jose Ramon Bertomeu Sanchez, « Constructing the centre from the periphery. Spanish travellers to France at the time of the chemical revolution », *Boston studies in the philosophy of science*, 233, 2003, pp. 143-188.

17 Il en existe bien sûr de nombreux autres à cette époque, voir par exemple Serge Chassagne, « Un voyage d'espionnage industriel en juin 1813 », dans Alain Becchia dir., *La draperie de Normandie du XIII^e au XX^e siècle*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2003, pp. 253-262.

18 Corine Maitte, *La trame incertaine. Le monde textile de*

De fait, les voyageurs de la Restauration sont de plus en plus des industriels qui désirent voir de leurs propres yeux les réalisations européennes pour les mettre en pratique dans leur manufacture. À partir de l'Empire, l'observation des nouvelles techniques de production devient donc un élément essentiel de ces périples, même si elle est toujours mise en relation avec les caractéristiques d'organisation générale des fabriques. Beaucoup de ces voyages restent méconnus, ainsi celui d'un autre Mazzoni, sans relation familiale avec le premier mais également entrepreneur de Prato, qui réalise, entre 1828 et 1830, un grand tour d'Europe qui le porte dans les principales manufactures du continent et des îles britanniques. À peu près aux mêmes dates, Pietro Sella de Biella en Piémont, ou Francesco Rossi de Schio en Vénétie vont eux aussi observer l'Europe technicienne et industrielle pour en adapter les principes à la réalité de leurs entreprises¹⁹.

Si les caractéristiques des voyageurs évoluent, les parcours ont par contre tous un « air de famille »²⁰. Bien sûr, Morosi ne pouvait se rendre en Angleterre, à l'instar de ses homologues, mais les centres manufacturiers visités par les uns et les autres sont à peu près les mêmes. Les chemins ne se différencient que par les intérêts secondaires des voyageurs, qu'il serait intéressant d'analyser, mais qu'il est ici hors de propos de développer.

Initiative privée, décision publique : les ambiguïtés

Moccafy assure donc qu'il entreprit ce périple de son propre chef. La chose est plausible, on l'a dit. Reste que la relation est écrite pour l'information de gens qui ne le sont pas, avec un souci didactique évident,

notamment quand Moccafy explique d'une façon générale les principales étapes de la fabrication des draps. Le récit est donc dès le départ conçu pour être lu par des gens peu au courant de la draperie que Moccafy doit informer. Mais il ne semble pas avoir copié pour ce faire des ouvrages déjà publiés connus, tels que ceux de Savary des Bruslons ou Duhamel du Monceau dont l'ouvrage sur la draperie est paru en 1765²¹. Il n'est cependant pas exclu que Moccafy ait lu ce livre, dont on peut peut-être percevoir des échos très remaniés et très abrégés dans sa description générale initiale des opérations des manufactures de draps. Il ne s'agit cependant en rien d'une copie, mais éventuellement d'une appropriation et d'une simplification à l'usage de lecteurs non spécialistes. De même, le carnet d'échantillons est présenté avec un soin tout particulier, l'ornementation est celle d'un objet en lui-même précieux, une présentation qui sied à de hauts personnages, bien différente d'un catalogue usuel de marchand. Ce recueil est d'ailleurs lui-même emprunt d'une volonté didactique évidente. Il constitue le complément indispensable du texte, car Moccafy, après avoir parlé de l'organisation générale des fabriques d'une ville, en commente ensuite les productions à l'aide des échantillons dont il explique précisément la fabrication et la composition. On est bien ici en présence d'échantillons-démonstration, d'échantillons-apprentissage également, car Moccafy enseigne en quelque sorte ses lecteurs à reconnaître les draps en les leur mettant sous les yeux et sous les doigts. On imagine le travail de collecte et d'étiquetage permanent effectué tout au long du voyage pour réaliser ensuite cette oeuvre.

Pour corroborer cette impression d'un texte et d'un recueil conçus dès leur réalisation comme outils pédagogiques destinés à de hauts personnages, se trouve la mention conservée sur la page de titre du recueil d'échantillon qui indique que Moccafy a présenté son ouvrage au comte Bogin. Du reste, quand il tente de sauver son poste, Moccafy lui-même rappelle en 1773 que sa relation a été vue par le souverain, par son héritier et « par qui dirigeait alors le conseil du commerce », disgracié depuis lors²². Son

Prato, XVIII^e-XIX^e siècle, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, 2001.
19 Voir notamment Giovanni L. Fontana, « L'Europe de la laine : transfert de techniques, savoir-faire et cultures d'entreprise entre Verviers, Biella et Schio », dans Giovanni L. Fontana, Gérard Gayot éd., *La laine. Produits et marchés (XIII^e-XX^e siècle)*, Padoue, Cleup, 2004, pp. 687-746 et Raffaella Gobbo, « The transfer of knowledge between Verviers and Biella based on documents taken from the files of Sella wool mill in Croce Mosso », dans *ibid.*, pp. 747-759.

20 Le voyage de Morosi dure de juillet 1806 à février 1807 et le porte de Milan à Turin, Chambéry, Genève, Dijon, Sens, Paris, Liancourt, Compiègne, Marly, Louviers, Elbeuf, Rouen, Amiens, Arras, Douai, Lille, Valenciennes, Saint Amand, Menin, Courtrai, Gand, Bruxelles, Willewoord, Malines, Anvers, Breda, Rotterdam, Delft, La Haye, Leyde, Haarlem, Amsterdam, Zaardam, Brooch, Utrecht, Nimeguen, Venloo, Maastricht, Verviers, Ensival, Liège, Aix-la-Chapelle, Cologne, Bonn, Coblenze, Mayence, Strasbourg, Benfeld, Colmar, Bâle, Soleure, Neuchâtel, Berne, Lausanne, Genève, Turin avant de retourner à Milan.

21 Duhamel Du Monceau, *L'art de la draperie, l'art de fri-ser ou ratatiner les étoffes de laine, l'art de faire les tapis, façon de Turquie, l'art du chapelier, l'art du tonnelier, l'art de convertir le cuivre en laiton, & l'art de l'épinglier*, tome VII de la description des Arts et métiers, Paris, 1765.

22 Il s'agit sans doute du cavaliere Carlo Filippo Vittorio Morozzo, contrôleur des finances royales depuis 1759 et chargé de réunir et de diriger le conseil de commerce jusqu'à ce que le roi nomme un président, ce qui ne fut accompli, semble-t-il, que par le nouveau roi en 1775 en la personne de

récit révèle un homme très au fait des manufactures de son pays, notamment celles de la région de Biella et celle d'Ormea qu'il cite régulièrement²³. Il semble de plus avoir déjà tenu le rôle d'expert dans une affaire de fabrication de savon pour purger les draps en 1757, mais la date est incertaine²⁴. De fait, on ne sait quand Moccafy commence à travailler pour le magasin des troupes du roi, mais c'est sans doute après son voyage, comme en témoignent tous les documents contenus dans le registre de la bibliothèque royale.

Alors pourquoi Moccafy a-t-il pris l'initiative de présenter son travail à la cour ? Quelles relations et quels contacts y entretenait-il ? Les actes notariés fournissent quelques possibles indices, à confirmer : le procureur qu'il choisit avant son voyage, également présent lors du dépôt de son testament, est le chanoine Carlo Antonio Canova, parent de Pietro Antonio Canova, nommé en 1771 premier officier du secrétariat à la guerre, un des collaborateurs les plus fidèles et habiles de Bogin, notamment pour les affaires économiques²⁵. Il est possible que ce contact l'ait mis depuis un certain temps en liaison avec des membres du pouvoir. Dans ce contexte, deux raisons au moins ont pu pousser Moccafy à présenter son mémoire au comte Bogin : son rôle politique prépondérant, évidemment ; ses attributions en matière militaire qui le rendaient sensible à la question du vêtement des troupes, objet des attentions de la très belliqueuse monarchie piémontaise depuis le début du siècle au moins.

Mais Bogin, ou Canova, pourraient aussi avoir joué un rôle beaucoup plus direct dans le projet même de Moccafy. Quelques indices peuvent le faire suspecter : ce ministre avait ses résidences personnelles à Moncalieri, ville de demeure royale où Moccafy accomplit les gestes légaux nécessaires à son voyage. Il s'agit peut-être d'une coïncidence, mais il n'est pas non plus inutile de rappeler que Bogin a été dans d'autres domaines, les mines et la sidérurgie notamment, à l'initiative de différents voyages d'étude ayant permis au Piémont d'imiter des modèles étrangers. En 1749 en

effet, il envoie le comte de Robilant et quatre jeunes ingénieurs étudier les écoles de métallurgie de la Saxe, du Hanovre, du Brunswick, de la Hongrie et du Tyrol, ce qui permet la constitution, deux ans plus tard, de l'école, du musée et du laboratoire de chimie et de métallurgie de l'Arsenal de Turin²⁶. Le même comte de Robilant accomplit encore en 1751 une mission à Venise pour informer le gouvernement piémontais de « diverses fabriques qui se trouvent à Venise »²⁷. Le doute persiste donc : l'initiative de ce voyage ne revient peut-être pas entièrement ou uniquement à Moccafy, mais à de hauts représentants de l'État.

Cette ambiguïté est assez fréquente car les gouvernements n'ont pas forcément envie d'assumer officiellement des missions qui pourraient susciter des problèmes diplomatiques et rendre d'ailleurs les voyageurs plus suspects²⁸. Ainsi la situation de Morosi est-elle similaire : il est officiellement « mécanicien national » du règne d'Italie, mais c'est en qualité privée, sans être payé, et en demandant un congé qu'il effectue son périple. Ceci ne va pas sans poser des problèmes à son retour car, s'estimant « propriétaire » des observations qu'il a faites, il désire les publier. Le gouvernement du royaume d'Italie, et sans doute plus encore celui de Paris, ne sont pas prêts à lui permettre de rendre ainsi publiques des observations mécaniques jugées encore confidentielles. Il faut donc trouver un arrangement a posteriori pour déclarer l'État propriétaire des observations de Morosi : il reçoit une prime en échange du renoncement à la publication et de l'acceptation de livrer toutes ses observations au gouvernement, qui en fera ce que bon lui semblera²⁹.

Pour revenir au voyage de Moccafy, que l'initiative soit personnelle ou publique, il s'insère de toute façon bien dans la politique mercantile de l'État piémontais et dans son intérêt général pour les réalisations étrangères, spécialement françaises. Le Piémont a en effet été, dès le début du XVIII^e siècle, très attentif à la législation française. L'État savoyard s'est, par exemple, rapidement procuré les règlements de fabrique instaurés sous Louis XIV pour les copier ou les adapter aux possibilités locales. Le grand règlement pour la draperie piémontaise de 1733 en est du reste inspiré.

Giuseppe Pettiti, conte de Roretto cf. P.G. Galli della Loggia, *Cariche del Piemonte*, Torino, 1798, t. 2, titolo 3, p. 139.

23 Fondée par le marquis d'Ormea en 1723.

24 La date n'est cependant pas très sûre. Il y a dans BRT, *Storia Patria*, 907, toute une enquête sur cette fabrication ; lors de l'interrogatoire de Domenico Bongiani, illettré, celui-ci signe d'une croix et Moccafy signe à côté, mais ces papiers se trouvent au milieu de documents datant de 1770, il se peut donc aussi que l'on ait retrouvé ces interrogatoires pour les utiliser dans les années 1770.

25 G. Ricuperati, *Lo stato sabaudo*, op.cit., notamment pp. 202-212.

26 *Enciclopedia Biografica Italiana*, Bogino.

27 AST, *Materie economiche*, IV, M. 13.

28 C'est ce que regrette Landriani, à qui une mission officielle a été confiée, qui plus est rendue publique par « certaines gazettes d'Italie et d'Allemagne qui ont annoncé mon voyage et les objets principaux auxquels je devais m'attacher », *Relazione*, op. cit., p. 233.

29 Le gouvernement du royaume d'Italie diffuse en fait largement par le biais des préfets et des sous-préfets les desseins de Morosi dans la tentative d'inciter les industriels à construire les machines, ce qui entraîne d'ailleurs un certain nombre d'équivoques.

La fabrique d'Ormea est instaurée par le ministre du même nom sur le modèle anglais. Depuis 1701, tous les artistes étrangers sont invités à s'installer au Piémont et différents recensements indiquent qu'ils sont effectivement nombreux dans l'industrie textile piémontaise, spécialement dans la soie³⁰. Aucune surprise donc à ce que la cour de Turin ait été particulièrement intéressée par un récit détaillé, non seulement des caractéristiques qualitatives des produits lainiers, mais aussi des méthodes de production et de vente. Le voyage de Moccafay correspond tout à fait à cette volonté d'information et à la politique mercantile de création au Piémont des manufactures ou des institutions capables d'imiter l'étranger, dans le but évident de produire localement des produits identiques à ceux que l'on importe alors habituellement de l'étranger. L'enjeu fondamental est l'habillement des troupes royales. Peut-on améliorer les fabriques piémontaises au regard de ce qui se fait ailleurs et, si l'on doit continuer à passer commande à l'étranger pour un certain nombre d'étoffes, à qui faire le plus avantageusement appel ? Double enjeu que Moccafay remplit parfaitement, attentif aux qualités, aux prix, mais aussi aux méthodes de fabrication, faisant tout pour découvrir quelques secrets à mettre en œuvre au Piémont et toujours prêt à susciter l'établissement dans son pays des meilleurs techniciens rencontrés³¹.

À la recherche d'un réseau de relations

Moccafay sait-il qui il va rencontrer dans les différentes places lainières qu'il visite ? Utilise-t-il son réseau de relations commerciales préalables pour se diriger, se présenter, se faire ouvrir les fabriques ? C'est possible, et même probable, mais il n'en donne aucun indice dans sa rédaction. On a souvent l'impression qu'il se rend d'abord et avant tout dans des villes renommées pour leurs activités lainières, beaucoup plus que chez des fabricants qu'il connaîtrait déjà. À aucun moment, en tous cas, il ne fait mention

de sa connaissance préalable de l'un d'entre eux. Pour évaluer ses contacts personnels antérieurs au voyage, il faudrait savoir dans quelles conditions il fait son commerce à Turin : est-il directement en contact avec les fabricants dont il achète les produits ou se fournit-il chez des importateurs intermédiaires ? Aucun document ne l'indique. Même ceux avec qui il s'entretient durant son périple restent pour l'essentiel anonymes. En effet, les noms des fabricants cités sont extrêmement rares. Au total, pas plus d'une dizaine, essentiellement en France : Julienne, titulaire des Gobelins à Paris, Lefebvre d'Elbeuf dont il détaille les nouvelles productions, Lambert, teinturier de Rouen avec qui il discute de la possibilité d'établissement au Piémont de l'un de ses neveux, Van Robais à Abbeville dont il décrit longuement la manufacture, « pour lui la plus grandiose de toutes celles qu'il a vues », Paignon et Rousseau, les deux privilégiés catholiques de Sedan qu'il accuse de « vendre plus le nom que la qualité », Louis Labauche, leur adversaire protestant, qu'il loue au contraire. Hors de France, un seul nom cité : celui de Ellia Hanssen à Maastricht pour rendre compte d'une proposition avancée par ce fabricant.

Quelles hypothèses formuler pour expliquer ce silence ? Moccafay doit penser, peut-être à tort d'ailleurs, que les destinataires de son texte ne désirent pas connaître les noms des fabricants qu'il a rencontrés. Cela doit lui sembler trop éloigné de la sphère d'intérêt des politiques à qui il s'adresse. Il interprète sa mission d'écrivain comme celle d'un vecteur d'informations qualitatives sur les produits, les techniques, les organisations, pas sur les personnes. Parallèlement, il énonce implicitement que sa qualité de praticien et la réalité de ses observations lui suffisent pour être cru, sans qu'il ait besoin de prouver ses affirmations par des informations précises sur les personnes qui lui ont permis d'élaborer sa connaissance.

À ce titre, les voyages d'entrepreneurs sont très différents, car ils sont en général au contraire très précis sur les personnes rencontrées, sur les titulaires des fabriques visitées etc. : dans la mesure où les destinataires de leurs récits sont en général leurs proches ou leurs pairs, la nécessité d'une information nominative est très fortement ressentie. L'un des buts de la narration est alors de rendre compte de la réalité d'un réseau de relations dont elle montre l'étendue et la solidité, consolidées par le périple accompli. La densité des contacts est aussi une mesure de l'importance de celui qui écrit, d'où la précision avec laquelle les notations sont faites.

30 Voir notamment Luisa Dolza, Liliane Hilaire-Pérez, "Inventions and privileges in the XVIIIth century: norms and practices. A comparison between France and Piedmont", *History of technology*, vol. 24, 2004, pp. 21-44.

31 C'est le cas notamment à Rouen où Moccafay s'entretient avec le teinturier Lambert pour le persuader d'envoyer l'un de ses neveux s'établir au Piémont. J'ignore si cette initiative fut suivie d'effets. Mais il est certain que de nombreux teinturiers français s'établirent au Piémont. En 1757, par exemple, Pierre Chevalier, maître teinturier d'Amiens, fut recruté par l'ambassadeur piémontais à Paris, le Comte de Sartirane. Sur le problème de la teinture au Piémont, voir Luisa Dolza, "Dyeing in Piedmont in the late eighteenth century", *Archives Internationales d'Histoire des Sciences*, 46, 1996, pp. 75-83.

Reste que le silence de Moccafy est tout de même problématique, dans un monde où les relations interpersonnelles sont fondamentales. Peut-être veut-il empêcher l'éventuelle publication de son réseau de relations ou éviter que ses correspondants puissent être, d'une façon ou d'une autre, mis au courant d'une entreprise que d'aucun pourrait qualifier d'espionnage.

Voyages et espionnage

Qui dit espion et espionnage, dit secret à découvrir d'un côté, à cacher de l'autre. Dans le textile comme dans les autres secteurs artisanaux, la notion même de secret, tout le temps utilisée dans les textes, pose en fait de nombreux problèmes : savoir-faire particulier d'un groupe, des artisans d'une ville, de quelques familles, d'une seule, invention d'un individu ; du tour de main au véritable secret de composition ou de fabrication, du secret de polichinelle au secret bien gardé... comme le souligne Pamela O. Long, il faut à la fois être conscient de la polysémie du terme et tenter de faire la distinction, quand cela est possible³².

Or, le récit de Moccafy ne semble pas révéler de quelconques secrets, hormis un cas ou deux sur lesquels je reviendrai dans un instant. En effet, l'essentiel de son texte est une description qualitative des draps, corroborée par les échantillons. Quoi de plus connu que la qualité des draps, spécialement en France et dans tous les pays où des marques officielles certifient et rendent publiques cette qualité ? Certes, Moccafy met en doute par endroit, spécialement à Sedan, la certification royale et l'excellence des draps des privilégiés catholiques : mais s'agit-il d'un secret ? De même, lorsqu'il évoque les falsifications auxquelles se livrent les fabricants d'Audimont, Aix-la-Chapelle, Borcette, etc., il ne dévoile là aucun secret et il ne semble pas que ces fabricants aient le moins du monde la volonté de cacher leurs pratiques. On les voit d'ailleurs ouvrir sans vergogne leurs boutiques à Abraham Poupart, un concurrent sedanais qui se rend dans leurs fabriques en 1754, car la falsification contribue aussi, paradoxalement, à leur renommée³³.

32 Mise au point éclairante sur ce thème de la publicité/rétention dans Pamela O. Long, "Invention, secrecy and theft: meaning and context in the study of late medieval technical transmission", *History and technology*, 2000, 16, pp. 223-241.

33 C'est d'ailleurs aussi ce que notait Gérard Gayot, art. cit. : « cette opération, Abraham Poupart n'a pu la réaliser sans le consentement des fabricants de Verviers, apparemment peu soucieux de voir leurs secrets de fabrication surpris par un étranger, au contraire très enclins à montrer leur savoir-faire et leur maîtrise de l'art de la contrefaçon sans tromper le client : la façon est d'Angleterre ou d'Elbeuf, les signes

De même, Moccafy ne dévoile aucun secret dans sa description des draps anglais ou hollandais. S'il fait œuvre d'information très utile, il n'a rien d'un espion, ni quand il détaille la qualité des draps, ni d'ailleurs quand il évoque l'organisation de la production et de la vente.

Peut-être y a-t-il davantage de secret, et donc possible espionnage, quand il s'agit de l'outillage utilisé ? Pourtant, la facilité avec laquelle Moccafy entre dans les fabriques, auprès des tisseurs ou dans les boutiques d'apprêt, semble contredire l'hypothèse d'un quelconque secret. La « machine » la plus longuement décrite, parce qu'elle est sans doute peu connue, voire inconnue, au Piémont, est la presse bouillante de Norwich. Mais là encore, Moccafy ne semble pas avoir eu de problèmes particuliers à mener à bien ses observations : la presse n'est pas un secret. Du reste, même lorsqu'il s'agira des machines beaucoup plus enviées de la « révolution industrielle », les observateurs n'auront finalement que peu de peine à pénétrer dans les fabriques³⁴. Qu'il s'agisse de Morosi ou des Mazzoni, les fabricants semblent au contraire leur ouvrir toutes grandes les portes de leurs ateliers pour leur faire admirer les nouveautés techniques dont elles sont dotées. Il est vrai que dans les années 1820, les machines à filer, par exemple, sont désormais connues. Les firmes constructrices les détaillent d'ailleurs dans leurs propositions aux fabricants. Aussi, le secret volé est peut être plus souvent un mythe forgé par les imitateurs pour valoriser leurs contrefaçons qu'une réalité.

Moccafy ne mentionne explicitement dans toute sa relation qu'un seul secret : c'est celui de la composition des cartons anglais qui contribuerait à donner aux étoffes de Norwich pressées à chaud le brillant qui les caractérise³⁵. Moccafy se met alors en scène en train de chercher, de raisonner, de faire parler pour tenter de deviner : il pense avoir trouvé la solution dans les blancs d'œufs. Sans doute s'agit-il d'une information qu'il a réussi à glaner à force de palabres. Mais à quoi bon savoir que la composition des cartons comprend des blancs d'œufs si on ne connaît pas plus précisément la recette de fabrication ? Cela ressemble aux " livres de secrets " et livres de recettes artisanales où les lecteurs non-spécialistes restent toujours dans l'ignorance des procédés de fabrication. Que prévoit d'ailleurs Moccafy ? De faire effectuer des expérimentations.

extérieurs le prouvent, mais le prix prouve aussi que la qualité n'est pas la même ».

34 C'est une des conclusions de Serge Chassagne, « un voyage », art.cit., pp. 261-262.

35 Landriani les évoque également, vingt ans plus tard cf. *Relazione*, op. cit., pp. 281-282.

Il est certain en effet que si l'espionnage n'est pas le terme adapté, la copie est bien le but de tous ces voyages d'informations.

De l'information à la copie

Dans le vaste domaine de la reproduction, il y a copie et copie : il y a tout d'abord celle qui se certifie conforme, par la contrefaçon des marques de fabrication. Celle-ci est bien falsification, car elle donne pour vrai ce qui est faux, elle revêt les apparences d'une chose pour en faire vendre une autre. Double falsification si l'on veut car il y a falsification de la marque, mais aussi falsification du produit qui est en général d'une qualité inférieure à l'original. Dans le domaine textile, ces falsifications sont généralisées, on le sait. Et si Moccafy s'en prend spécialement aux centres du duché de Liège, terres d'Empire et autres qui s'en sont effectivement fait une spécialité – ce qui constitue sans doute l'une de leurs spécificités – ils n'ont assurément pas l'exclusivité de ces pratiques. Même dans la très réglementaire France, la contrefaçon des marques étrangères est chose admise, parfois d'ailleurs sous le sceau du privilège royal³⁶. Si ces contrefaçons trompent quelqu'un, ce sont, en règle générale, les clients peu au courant et mal informés³⁷. Les marchands et les gens du métier ne sont assurément pas dupes, et c'est bien pour cela que l'on peut sans problème leur ouvrir les portes. La chaîne des faussaires ne s'arrête donc pas aux fabricants...

La réaction du marchand Moccafy face à ces fabriques est intéressante, car loin d'apprécier la copie certifiée conforme, il la méprise, s'en détourne et l'on comprend bien qu'il ne passera jamais commande dans ces fabriques. Pourquoi ce rejet sans appel ? Sans aucun doute parce qu'il est convaincu de la nécessité de la réglementation et des normes qui garantissent pour lui un juste rapport entre qualité et prix. Or, les contrefaçons, de qualité inférieure par rapport à leur modèle, risquent de coûter trop cher, non par rapport au produit copié, mais par rapport à ce qu'il considère être la qualité intrinsèque du

produit³⁸. L'échelle des valeurs est ainsi mise en cause et le marchand ne sait plus à qui se fier pour ne pas être lui-même trompé : voilà qui peut faire réfléchir tous les partisans de la liberté manufacturière et du libre jeu du marché³⁹. Il est certain que pour un marchand comme lui, les règlements et les marques sont des garanties de bons achats. Il préfère donc les draps du protestant sedanais Labauche à leurs modèles hollandais mais aussi à leurs éventuelles copies vierviétoises ou audimontoises.

Mais il est aussi un autre type de copie, plus fréquent encore : c'est l'imitation des modèles et leur commercialisation sous les mêmes noms ou des noms divers, sans que le faux plomb de certification rende la copie proprement frauduleuse. À ce titre, la valse des appellations qu'évoque presque en passant Moccafy montre bien ces constantes chaînes d'imitation qui relient entre eux les principaux centres textiles européens. À qui penserait encore qu'un produit est identifié par son appellation et la désignation de son lieu d'origine, la lecture de quelques exemples cités par Moccafy suffirait à déchanter. A mi-chemin entre Amiens et Abbeville, il décrit la fabrication d'étoffes « à l'imitation des Anglais ». L'échantillon qu'il commente alors est en effet, dit-il, « une étoffe comme les 'diablement fort' qu'en anglais on appelle 'Everlestin' et qu'on appelle en Angleterre 'Amens' et à Amiens ils s'appellent 'à la Turque' ». Une remarque similaire est faite à Lille où les « saies de Rome » sont à l'imitation des « saies de Nîmes » que l'on fabrique à Londres, pour ne pas parler des « saies de Londres » que l'on fabrique à Exeter ou à Aumale. Dans le vaste panorama de la production textile du XVIII^e siècle que Moccafy permet de toucher des doigts, la copie des modèles est donc à la fois généralisée et ancienne. Les productions « originales » en viennent elles aussi à copier leurs imitations, les produits évoluent ainsi, plus ou moins sensiblement, sous l'effet de la concurrence internationale⁴⁰.

Pas de doute que Moccafy, le roi du Piémont Sardaigne et ses ministres n'aient pour but de développer la capacité imitative des industries du

36 Pour ne prendre qu'un exemple, parmi tant d'autres, la manufacture royale d'Orléans contrefait sans vergogne et avec approbation royale les marques tunisiennes pour la production de bonnets levantins envoyés au levant où Tunis reste la marque d'excellence, cf. Corine Maitte, « Fabriquer des bérêts à la levantine à Prato et à Orléans au XVIII^e siècle », dans J. Bottin, N. Pellegrin éd., *op. cit.*, pp. 193-213.

37 Je ne suis en effet pas totalement aussi sûre que Gérard Gayot que la contrefaçon ne trompe pas le client, car quel est alors l'intérêt de contrefaire la marque ?

38 Sur la qualité des produits, Abraham Poupart, auteur du voyage déjà cité de 1754 dans ces manufactures (note 12) n'est pas fondamentalement en désaccord avec Moccafy puisqu'il note à propos des draps anglais que l'on imite à Verviers et Audimont : « la qualité n'en approche point, aussi les donnent-ils à un prix très modique ».

39 Philippe Minard, *La fortune du colbertisme. Etat et industrie dans la France des Lumières*, Paris, Fayard, 1998.

40 Pierre Deyon, « La concurrence internationale dans les manufactures lainières aux XVI^e et XVII^e siècles », *Annales ESC*, n°1, 1972, pp. 20-32.

royaume⁴¹. C'est d'ailleurs ce qui s'est déjà passé dans le centre de Biella, comme le rappelle à plusieurs reprises Moccafay, notamment quand il parle des étoffes de Reims. Il est cependant difficile de savoir si le voyage de Moccafay eut des retombées quelconques sur la production lainière piémontaise. Assurément, aucune nouvelle fabrique ne fut créée. Mais celle du Comte d'Ormea, déjà largement privilégiée, pouvait être le lieu de nouvelles expérimentations. De fait, après son voyage et en sa qualité d'expert responsable des magasins royaux, Moccafay compare les draps, explique la raison de leurs insuffisances techniques, propose des améliorations, se servant parfois explicitement des connaissances acquises lors de son périple. Il complète et remplace parfois l'action de l'inspecteur Coward, manufacturier anglais initialement embauché par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Angleterre pour travailler dans la fabrique d'Ormea. Moccafay est ensuite engagé dans diverses initiatives manufacturières⁴². S'il peut donc se prévaloir d'avoir participé aux initiatives de l'ancien gouvernement, ces efforts, qui viennent s'ajouter à ceux déployés depuis longtemps par le gouvernement pour attirer dans le pays des ouvriers qualifiés étrangers et stimuler les manufactures, ne réussissent pas à développer la draperie piémontaise de manière à remplacer les importations étrangères, comme cela est officiellement le but... mais c'est une autre histoire⁴³.

41 Sur la politique lainière de la monarchie Piémontaise, les travaux sont pour la plupart déjà anciens : voir notamment Luigi Bulferetti, *Agricoltura, industria e commercio in Piemonte nel sec. XVIII*, Torino, 1963 ; Valerio Castronovo, *L'industria laniera in Piemonte nel XIX secolo*, Torino, 1964 ; id., " Formazione e sviluppo del ceto imprenditoriale laniero e cotoniero in piemonte ", *Rivista storica italiana*, 1966, pp. 773-849 ; Guido Quazza, *L'industria laniera e cotoniera in Piemonte dal 1831 al 1861*, Torino, Istituto per la storia del Risorgimento italiano, 1961 ; Mario Sodano, *Degli antichi lanifici Biellesi e Piemontesi*, Biella, 1953. Plus récents : Mauro Ambrosoli, "The market for textile industry in eighteenth century Piedmont : quality control and economic policy ", *Rivista di storia economica*, anno XVI, dic. 2000, fasc. 3, pp. 343-363 ; L. Dolza, L. Hilaire-Pérez, art.cit.

42 Compte-rendu de ses nombreuses expertises dans BRT, *Storia Patria*, 907. Il est engagé par le gouvernement à prêter ses services dans la fabrication des velours de soie à partir de 1771.

43 Luisa Dolza attribue un grand rôle dans l'échec de l'industrie lainière piémontaise à la politique de privilèges, en faveur notamment du marquis d'Orméa, cf. L. Dolza, L. Hilaire-Pérez, art. cit. Pour un avis totalement opposé sur le rôle des privilèges : Patrizia Chierici, " I fabbricanti di pannilano nel Piemonte d'antico regime e i rapporti con il Veneto ", dans G. Gayot, G. L. Fontana éd., *La laine*, op. cit., pp. 595-606.

Sans pouvoir évidemment rendre la richesse du texte de Moccafay et commenter dans le détail tout ce qu'il rapporte sur les qualités des produits collectés, parcourons donc rapidement avec lui les principales places européennes pour suivre ses jugements et ses impressions sur les plus importantes d'entre elles. Il s'agit de pénétrer par ses yeux dans la pratique des manufactures et dans la réalité de la concurrence internationale en matière de draperie, de suivre les comparaisons et les jugements qu'il établit, gratifiant les unes de ses louanges, les autres de ses critiques⁴⁴.

Au royaume de France

Comme il l'indique à la fin de sa relation, Moccafay n'a visité que les provinces septentrionales de la France, Normandie, Picardie, Flandre et Champagne, délaissant toute la partie méridionale du royaume. Cela fait déjà beaucoup : Louviers, Elbeuf, Rouen, Darnetal, Les Andelys, Amiens, Abbeville, Lille, Sedan, Reims ont été successivement visités. En ce qui concerne la laine cardée, il s'agit des centres les plus prestigieux du royaume : Louviers, Les Andelys, Elbeuf, Abbeville, Sedan⁴⁵. D'ailleurs, d'une façon générale, Moccafay n'est attentif qu'aux grands centres, et ne prête à peu près aucune attention aux manufactures de campagne. Ce qui l'intéresse, c'est l'excellence manufacturière, pas le gros de la production commune.

Contrairement à ce que pensent beaucoup d'Italiens aux XVIII^e et XIX^e siècle pour lesquels Sedan est le *nec plus ultra*, notre piémontais n'a pas été spécialement frappé par la grâce sedanaise⁴⁶. Il accuse même clairement les deux privilégiés catholiques de "vendre plus le nom que la qualité" parce que les commis qui s'occupent de leurs fabriques ont pour consigne de ne fabriquer que des beaux draps avec toute la laine dont ils disposent. Mélangeant par conséquent toutes les qualités de laine, ils ne peuvent fabriquer le sublime dont ils se réclament. Aux yeux de Moccafay, ces fabricants manquent ainsi à leur premier et principal devoir : employer chaque laine à son drap, ce qui suppose de produire une gamme suffisamment large d'étoffes pour que les rejets des unes puissent être employés dans la fabrication des autres, jusqu'à ces "draps de pied" que l'on fabrique

44 Une partie des considérations suivantes a déjà été publiée dans « Au cœur des manufactures de draps de l'Europe du Nord ouest », dans G. L. Fontana, G. Gayot éd., *La laine...*, op. cit., pp. 627-643.

45 Sur les manufactures lainières en général, voir Tihomir J. Markovitch, *Histoire des industries françaises*, t. 1 ; *Les industries lainières de Colbert à la Révolution*, 1976.

46 Gérard Gayot, *Les draps de Sedan*, Paris, EHESS, 1998.

à Lille ou à Amiens et qui comprennent les rebus de toutes les manufactures (y compris les groupes retirés par les épilucheuses). Leur adversaire en manufacture, le protestant Louis Labauche lui semble plus proche de l'idéal du bel ouvrage car il fabrique, avec ses fils, aussi bien des draps sur-fins que des draps ordinaires et peut donc effectuer des choix de laine précisément adaptés à chaque qualité. Dans ses commandes ultérieures, Moccafy préférera donc Labauche aux prestigieux noms des privilégiés catholiques, Paignon ou Rousseau.

Plus que par Sedan, Moccafy a été frappé par les fabriques de Louviers, supérieures pour lui à celles voisines d'Elbeuf, et dont il décrit avec précision à la fois les modes de contrôle du prix du travail – tout spécialement dans le secteur vital de la filature – et l'organisation spatiale⁴⁷ : deux domaines fondamentaux pour les manufactures et dans lesquels le Piémont a encore à apprendre. Or, dans le contrôle du travail comme dans la rationalisation de l'espace, rien ne vaut à ses yeux la manufacture de Van Robais, « la plus grandiose » de toutes celles qu'il a vues⁴⁸. Après beaucoup d'autres, mais sans les copier⁴⁹, Moccafy décrit en effet avec précision les quatre maisons dont est composée la manufacture, le système de responsabilité hiérarchique qui permet un contrôle permanent du travail et de l'argent. Il admire un système qui précise scrupuleusement le rôle de chacun et ne laisse la place à aucune initiative intempestive,

notamment de la part des contremaîtres qui doivent établir chaque soir un rapport détaillé à leur patron. Cette parfaite organisation est, à ses yeux, la raison principale du succès. En effet,

« la main d'œuvre – entendez le détail de la fabrication – est la même que dans toutes les autres fabriques de draps mais l'exactitude et l'attention et la commodité de l'union de tous les ouvriers sous les yeux sont toutes choses qui conduisent à la bonne fin et au degré supérieur cette manufacture avec très peu de fatigue des patrons ».

Voici une belle apologie de la « manufacture concentrée », comme l'appelle au même moment l'*Encyclopédie*. La présence constante du patron fait ici la différence fondamentale, aux yeux de Moccafy, avec le Dijonval de Sedan. Ainsi les racines de la perfection sont à rechercher dans l'organisation et non dans la technique. De fait, en matière strictement technique, les seules spécificités que Moccafy relève dans le travail des draps chez Van Robais, sont une plus grande attention dans le choix des laines et la perfection dans la tonte lors de laquelle les poils du drap sont relevés à l'aide d'une petite brosse de crin fin molle, ce qui rend le travail à la fois plus précis et plus doux au drap que dans les autres fabriques où ce travail est accompli grâce à une lame de fer. Pour le reste, seule l'exactitude des opérations fait selon lui la différence. Le fin du fin, ce sont donc les draps double broche A-G, bleus, noirs, écarlates, cramoisis, dont il recueille avec soin les échantillons.

Mais les Van Robais ne font pas seulement des draps de laine cardée, ils se sont également mis à faire des étoffes travaillées à la façon anglaise, grâce à des ouvriers exilés et à la laine anglaise qui leur arrive en contrebande. Moccafy met ainsi cette fois l'accent sur deux éléments essentiels dans l'Europe drapière du XVIII^e siècle : d'une part, la constante et ancienne mobilité des hommes, vecteurs de mobilité des techniques et des modèles ; d'autre part, l'importance des échanges illégaux de matière première qui déjouent journallement la vigilance des douaniers. Contrairement aux prescriptions et aux règlements, les hommes comme les laines passent d'un pays à l'autre, et pas seulement en petite quantité.

En s'engageant dans la fabrication des étoffes à l'anglaise, les Van Robais pénètrent ainsi dans le domaine d'autres centres français évoqués par Moccafy, Darnetal, Aumalle, Amiens, Lille et Reims, dont les spécialités sont, comme chacun sait, les camelots, saies, étamines etc., de laine peignée.

47 Sur les fabriques de Louviers, voir Jean-Marc Chaplain, *La chambre des tisseurs. Louviers, cité drapière (1680-1840)*, Seyssel, Champs Vallon, 1984. Sur celles d'Elbeuf, Alain Becchia, *La draperie d'Elbeuf des origines à 1870*, 2000. Sur celles de Normandie en général, Alain Becchia, « La draperie en haute Normandie aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans G. L. Fontana, G. Gayot éd., *La laine...*, op. cit., pp. 515-545 et Alain Becchia dir., *La laine et la draperie en Normandie du XIV^e au XX^e siècle. Produits, hommes, entreprises et réseaux*, Rouen, Publications de l'université de Rouen, 2003 dans lequel j'ai évoqué plus spécialement le regard de voyageurs italiens sur la Normandie : Corine Maitte, « Les yeux dans la laine : la Normandie sous le regard italien », pp. 229-251.

48 Sur la manufacture Van Robais, Jean-Marc Chaplain, « Avoir ce qui manque aux autres : la manufacture de draps fins Van Robais d'Abbeville au XVIII^e siècle face au milieu local », *Le mouvement social*, n° 125, oct.-dec. 1983, pp. 13-24. On remarque qu'un manuscrit du début du XVIII^e siècle porte déjà le même jugement sur cette manufacture « la plus considérable du royaume par la beauté de ses draps », BN, Mss Fr. 8037, fol. 270, cité par T. J. Markovitch, op. cit., p. 94.

49 Savary des Bruslons, *Dictionnaire de commerce*, Paris, éd. 1741, t. 3, article « manufacture », p. 258 et suivantes, fait une description générale de la manufacture Van Robais que ne copie pas Moccafy.

De tous ces centres, dont il parle longuement – sans doute parce que leur production ressemble à ce qui se fait en Piémont –, c'est, semble-t-il, Amiens qui l'a le plus frappé, avec ses mille cinq cents maîtres fabricants, mille en ville, trois cents en campagne, deux cents commissionnaires, ses dix mille ouvriers, le plus gros chiffre de main-d'œuvre avancé dans ce voyage qui, il est vrai, n'en compte pas beaucoup (8000 attribués à Sedan)⁵⁰. Moccafy a ainsi estimé à sa juste importance le centre picard qui, selon Markovitch, connaît alors une apogée trop méconnue⁵¹. Lille ne soutient pas la comparaison qualitative car Moccafy juge dans l'ensemble ses étoffes assez médiocres. Si celles de Reims lui semblent meilleures, elles sont pourtant inférieures en qualité à celles de Biella qui les ont imitées.

À Amiens, ce qui frappe Moccafy, entre autres choses, c'est la répartition du travail entre hommes et femmes pour la confection des camelots de grande fabrique : les fils de poil sont importés directement de Hollande par des hommes qui les confient ensuite aux femmes. Ce sont alors elles qui prennent en charge la fabrication : elles s'occupent notamment de faire teindre les filés, de monter les chaînes et de faire tisser les pièces que les hommes récupèrent pour les apprêter et les expédier. Voici abordé, avec la division sexuelle du travail, un autre grand thème de l'étude comparative de l'Europe lainière. Abraham Poupart n'est-il pas lui aussi frappé par les hommes qui filent la laine de Verviers ? Loin d'être constante et évidente, la division sexuelle des tâches est l'objet d'un aménagement propre à chaque centre dont les raisons, le fonctionnement et l'évolution mériteraient d'être approfondis dans une logique comparative.

Enfin, avant de quitter la France pour l'Angleterre, Moccafy mentionne la fabrication, entre Amiens et Abbeville, d'étoffes imitées des Anglais. Cela lui permet de mettre le doigt sur les constantes chaînes d'imitation qui relient entre eux les principaux centres textiles européens et sur la variété des appellations qui peuvent désigner un produit, sinon identique, du moins similaire, nous l'avons dit. Ces étoffes à l'imitation des Anglais, faites à la campagne et apprêtées en ville par les commissionnaires, sont aussi l'occasion pour Moccafy de faire le point sur la valeur comparative des produits, et d'évoquer un certain nombre de problèmes techniques. En effet, la fabrication française est arrivée, selon lui « presque à la même perfection que les Anglais » : presque, car si la qualité intrinsèque en est égale, la beauté apparente laisse encore

à désirer. En effet, les étoffes réalisées en France ne réussissent pas à acquérir, dans les apprêts, le même lustre et le même brillant que leurs modèles anglais. Moccafy invoque plusieurs éléments pour expliquer ce défaut : d'une part, la qualité des eaux, à laquelle il accorde en général, comme bien d'autres à cette époque, une grande importance dans la réussite des manufactures – les eaux anglaises seraient plus purgatives que les françaises – ; d'autre part, il reprend les explications que lui ont fournies tous ses interlocuteurs pour lesquels la qualité des cartons anglais, dont la composition reste énigmatique, serait la principale responsable du brillant particulier des étoffes anglaises. Toutefois, Moccafy n'est pas entièrement convaincu par cette explication et il continue de penser que les laines font aussi la différence : or, les laines françaises ne peuvent être filées de façon aussi fine que celles de leurs rivaux d'outre-Manche. Le voici donc revenu au problème de la qualité intrinsèque de la matière première et à celui de la nécessaire contrebande des laines pour permettre à la France d'imiter les produits de sa rivale et principale concurrente.

« La maxime des Anglais »

Fidèle à son souci didactique, Moccafy commence sa relation par une présentation générale des atouts et des pratiques britanniques. Quoiqu'il nous manque l'essentiel de ses raisonnements en la matière, il évoque à plusieurs reprises « la maxime des Anglais », une façon selon lui spécifique de gérer le travail et d'organiser la fabrication. Il s'agit

« de tenir des magasins pour les laines pour donner du travail aux ouvriers, ces derniers travaillant tous à facture chacun chez soi. Il y a deux fois par semaine un marché qui sert à ceux qui achètent la laine avec leurs propres fonds à vendre leurs pièces à qui bon leur semblent et à ceux qui prennent la laine aux commissionnaires à rendre la pièce au poids de la laine en prenant seulement la facture de leur travail ».

Domestic ou *putting out-system*, dirait-on aujourd'hui, tous deux présupposent le rôle dominant de marchands très peu fabricants⁵². En effet, à part à Exeter, ce qui frappe Moccafy est l'absence de véritables « fabriques », de manufactures concentrées, mais au contraire le constant face-à-face, par l'intermédiaire de marchés aux draps réguliers, entre les paysans-fabricants et leurs acheteurs marchands.

50 Pierre Deyon, « Le mouvement de la production textile à Amiens au XVIII^e siècle », *Revue du Nord*, XLIV, 174, avril-juin 1962, pp. 201-212.

51 T. J. Markovitch, *op. cit.*, p. 98.

52 D.T. Jenkins, Kenneth G. Ponting, *The British Wool textile industry, 1770-1914*, Londres-Edimbourg, 1982 ; George D. Ramsay, *The English Woollen Industry, 1500-1750*, Londres, MacMillan, 1982.

Sur ces marchés, qu'il décrit aussi bien à Londres que dans les autres places de fabrique⁵³, les draps sont vendus de deux manières : en cru ou apprêtés, ce qui n'empêche d'ailleurs pas les marchands de les faire de toute façon à nouveau apprêter en fonction des exigences de leur destination.

Les pratiques que Moccafay décrit pour Leeds illustrent parfaitement ces propos⁵⁴. Cette place fournit, dit-il, les draps ordinaires du pays : confectionnés avec les laines locales, les artisans qui les travaillent n'effectuent qu'un choix sommaire entre deux qualités de laine et vendent leurs draps aux marchés du mardi et du samedi. Les marchands ou commissionnaires qui les achètent réalisent ensuite dans leurs propres boutiques le travail de différenciation des qualités : *Reffole*, la meilleure, *Bristol*, la moyenne, *du Nord*, la plus basse, *du Ponent* pour les draps spécialement destinés à l'Espagne. Ce sont ces mêmes marchands qui font subir aux draps les apprêts nécessaires à chacune de ces qualités. Les plus mauvais draps ne pouvant être lainés, il faut les presser avec de l'eau de colle pour leur donner un corps suffisant, ce qui est, aux yeux de Moccafay, évidemment très dommageable aux acheteurs.

Si les qualités diffèrent, les pratiques restent identiques pour la fabrication des fameux *Scotti* anglais, réalisés dans la campagne à mi-chemin entre Londres et Norwich. Fabriqués avec la laine la plus fine des alentours filée à la quenouille et au rouet à pied, ils sont vendus par les agriculteurs qui les fabriquent tels qu'ils sortent du métier. Les prix varient plus avec les saisons qu'avec la qualité : le printemps, saison de fortes ventes pendant laquelle les paysans cherchent à écouler leur production hivernale avant de se consacrer aux travaux des champs, est aussi celle des plus bas prix. Ces étoffes, dont Moccafay assure qu'il existe des magasins entiers à Londres, sont essentiellement destinées au clergé régulier, notamment aux Augustins et aux Dominicains.

Plus que par ces draps relativement communs, Moccafay a visiblement été très favorablement impressionné par Norwich qui est, à ses yeux, une des villes les plus belles et les plus riches d'Angleterre. Contrairement à Leeds, Norwich est spécialisée dans les étoffes de qualité, camelots, calamandres et autres « petites étoffes ».

53 Les marchés régionaux qu'il visite, notamment ceux de Leeds, Norwich ou Exeter, convergent ensuite le plus souvent sur Londres.

54 Sur Leeds, voir notamment R.G. Wilson, *Gentlemen Merchants. The merchant Community in Leeds, 1700-1830*, Manchester, 1971; Pat Hudson, *The genesis of industrial capital. A study of the west riding wool textile industry, c. 1750-1850*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

C'est elle qui copie Amiens qui l'imité à son tour et avec laquelle Lille tente vainement de rivaliser.

Toujours attentif à l'organisation de la fabrication, Moccafay explique qu'elle est ici divisée entre trois opérateurs : le *fabricant ou patron* est celui qui détient la matière première. Après l'avoir fait carder et peigner, il en revend une bonne partie et distribue le reste aux fileuses les jours de marché. Une fois récupérés les filés et les avoir fait teindre, il les donne au second opérateur, le *travailleur du métier, ou contremaître* : c'est lui qui fait monter la chaîne, la fait tisser par des ouvriers payés à la tâche tandis que lui-même reçoit du patron le montant de sa façon. Enfin, ayant une nouvelle fois récupérée la pièce, le fabricant la confie, quand il doit l'expédier, au troisième opérateur, l'*apprêteur ou presseur*. Avec des variantes, on se trouve toujours bien dans le cadre de la « maxime des Anglais » exposée au début de son récit par Moccafay.

Seule la province d'Exeter, visitée en dernier, présente un système en partie différent qui constitue aux yeux de Moccafay sa première spécificité, la seconde résidant dans la qualité des laines – moins longues que celles de Canterbury, elles sont plus facilement cardées et filées en large que peignées et filées à la quenouille – et la troisième enfin consistant dans le type d'étoffes fabriquées – draps sur-fins, moins bons cependant que ceux des environs de Londres, draps *miffin*, double broche, semblables à ceux des Andelys, draps ordinaires. Le plus intéressant aux yeux de Moccafay est donc la variété dans l'organisation de la production : d'une part, il existe des fabricants ayant une véritable fabrique sur pied, ceux-là ne fabriquent qu'un seul genre d'article ; d'autre part, il y a, comme partout, des commissionnaires qui font fabriquer toute la gamme des tissus. Voilà donc l'occasion de présenter les avantages respectifs des deux systèmes dont aucun n'a la préférence de Moccafay : si les véritables fabricants contrôlent davantage leurs ouvriers et sont donc capables de mieux garantir le suivi de leur travail et la qualité de leur fabrication, les commissionnaires, qui réalisent un plus large éventail de draps, ont la possibilité de mieux réaliser l'adéquation nécessaire entre la qualité des laines et celle des étoffes. Voici donc aussi pourquoi Van Robais ou Louis Labauche sont des modèles pour Moccafay : réalisant dans leurs fabriques une vaste gamme de draps de qualités différentes, ils peuvent faire les justes choix de laine, sans tromper le client, ni risquer des sur-coûts de production.

Au total, Moccafay présente la France et l'Angleterre comme se livrant une compétition dans laquelle

chacun a des atouts différents⁵⁵. La France domine pour les étoffes de laine cardée faites avec les belles toisons espagnoles pour lesquelles l'Angleterre ne peut utiliser ses propres laines. Mais elle n'est pas non plus distancée pour certaines étoffes de laine peignée. En effet, si Norwich est imbattable pour le lustre de ses tissus, quelle qu'en soit la cause, elle est par contre inférieure à Amiens pour les camelots. D'apparence semblable, la qualité lui en semble intrinsèquement mauvaise pour l'usage car ces étoffes sont composées de matières ordinaires travaillées en fin, la laine fine anglaise ne s'adaptant pas à ce genre de travail. De ce mauvais usage des qualités de laine, les camelots anglais retirent une rudesse que n'ont pas ceux d'Amiens. L'idée développée par Moccafy est toujours que l'on ne peut faire n'importe quoi avec la laine, qu'à chacune de ses qualités correspond un type de tissu, une qualité de produit. Les avantages respectifs de la France et de l'Angleterre pour tel ou tel type d'étoffe dépendent donc d'abord de la qualité des matières premières dont chacune peut disposer.

Par contre, pas de supériorité énoncée de l'une sur l'autre en rapport avec l'organisation des fabriques, que Moccafy perçoit cependant de manière tout à fait distincte. Mais n'est-ce pas pourtant le contrôle plus rapproché sur les ouvriers qui permet à la France de jouer, beaucoup plus que l'Angleterre, la carte des nouveautés, en matière tinctoriale notamment ? En effet, Moccafy constate que les Anglais ne font pas les « petites couleurs » qui donnent au contraire un coup de fouet aux ventes des manufactures françaises. Cette différence est due, selon Moccafy, au refus des ouvriers anglais de faire des expérimentations sans être payés et sans qu'un certain nombre de pièces ne leur soit commissionné. Le système souple de la commission et de la distinction totale entre production et fabrication rencontre ici ses limites. Mais pour Moccafy, il s'agit aussi de « génie de la nation » car « si un patron français propose quelque essai à son ouvrier, celui-ci emploiera sa main-d'oeuvre pour rien, à cause du génie inné de la nation pour les nouveautés en toutes choses ». La francophilie pointe derrière les constatations et les raisonnements du marchand.

Reste donc à aller visiter avec Moccafy deux autres grands centres de draperie, les Provinces-Unies et l'Europe du nord est.

Le vent, ennemi de la beauté des draps hollandais

C'est évidemment vers Leyde que se dirigent les pas de Moccafy. Leyde qui fabrique, dit-il, des draps double broche, des draps pour le Levant, des peluches, des camelots de poil de chèvre, des saies, flanelles etc., en somme tout type de draperie⁵⁶. Mais Leyde n'est qu'un nom, ou presque, car aucun métier à tisser ne se trouve en ville. Tout le tissage se fait hors les murs, notamment à Tilbourg, qui envoie ses pièces en cru non seulement à Leyde mais également à Utrecht, voire à Amsterdam. Leyde prépare donc les laines et effectue surtout la finition des pièces, deux domaines essentiels puisque, selon Moccafy, les spécificités hollandaises se situent précisément dans la filature et dans les apprêts. Or, dans ces domaines, les critiques de Moccafy se succèdent.

En ce qui concerne la filature, Moccafy compare la méthode hollandaise à celle d'Elbeuf⁵⁷, mais le filage y étant encore plus ouvert, les filés sont plus gros et les draps par conséquent plus forts. Ce que l'étoffe perd ainsi en finesse, elle le gagne pourtant en robustesse. Ainsi, les procédés techniques du filage font pencher les draps hollandais du côté de la durée, tandis que les draps français ou anglais privilégient, eux, l'apparence.

Dans les apprêts, contrairement à beaucoup de ses contemporains, Moccafy n'est pas convaincu par les méthodes hollandaises. Les foulons hollandais, explique-t-il en effet, sont à vent et non à eau, à cause du faible potentiel de force hydraulique disponible dans le pays. Les marteaux battent perpendiculairement comme des canons d'orgue, mais ils ne sont jamais réguliers car personne n'est arrivé à maîtriser le vent comme l'on règle l'eau. Par conséquent, les draps hollandais sont foulés irrégulièrement. Ils le sont d'ailleurs également sans règle car la « maxime hollandaise » semble à Moccafy de fouler les draps double broche autant qu'ils peuvent le supporter, et non selon une proportion donnée comme cela se fait dans les autres fabriques. Cette pratique rend les draps plus pesants et tellement serrés que la teinture ne peut bien pénétrer le tissu. En peu de temps, les coutures blanchissent, gâchant l'habit. Voilà donc encore une manufacture où Moccafy ne passera pas commande.

Ce d'autant plus que les irrégularités du foulage se retrouvent dans la tonte des draps : dans cette opération essentielle à la beauté des étoffes de

55 François Crouzet, « Angleterre et France au 18^e siècle. Essai d'analyse comparée de deux croissances économiques », *Annales ESC*, 21, 2, mars-avril 1966, pp. 254-291.

56 Émile Coornaert, « Une capitale de la laine : Leyde », *Annales ESC*, 1, 1947, pp. 169-177.

57 Il veut sans doute dire de Louviers, ville où il a expliqué les particularités de la filature avec des roues munies d'un manche ce qui permet de les faire tourner avec plus de régularité.

laine cardée, les poils des draps sont en effet ici relevés grâce à la main humide de salive des tondeurs, ce qui cause des irrégularités dans la tonte. Moccafy, choqué de tels usages, demande même à un patron de fabrique pourquoi il ne fait pas mettre en œuvre par ses ouvriers les systèmes plus perfectionnés dont il a pourtant parfaitement connaissance. A quoi le fabricant "lui répondit clairement que les ouvriers plutôt que de changer leur habitude quitteraient sa fabrique et que c'était pour ce motif qu'il les laissait faire comme ils en avaient l'habitude "... de la force des habitudes ouvrières et de la démission des patrons ; une attitude que condamne Moccafy qui enquête sévèrement au Piémont sur les " fricasses " de bienvenue imposées aux nouveaux venus et dont les pratiques sont importées au Piémont par les ouvriers étrangers⁵⁸.

La fabrication hollandaise se sauve néanmoins aux yeux de Moccafy grâce à la splendeur de sa teinture noire, bien supérieure à celle de tous les autres pays. La raison en est de bons règlements qui obligent les teinturiers à faire contrôler leurs draps en bon bleu roi avant de les teindre en noir. Une pratique qu'ont d'ailleurs reprise les fabricants de Sedan, mais de leur propre volonté. Or, il semble aller de soi pour Moccafy que la liberté n'est pas un bon choix en matière de fabrique, et que la surveillance des inspecteurs est indispensable tant à la qualité des marchandises qu'à la loyauté des fabricants, toutes choses inconnues dans la dernière zone visitée.

La licence de la liberté : Audimont, Aix-la-Chapelle, Borcette...⁵⁹

De toutes les contrées parcourues, cette région complexe, aux langues, aux souverainetés et aux productions variées, est la plus mal traitée par notre voyageur. Moccafy ne consacre, par exemple, que deux lignes à Verviers, pour dire qu'on y réussit très bien les draps teints en laine et mélangés... c'est bien peu, si l'on pense à l'importance de la place⁶⁰. Quant à Audimont, Aix-la-Chapelle, Borcette, Moccafy n'a que méfiance, voire mépris, pour leurs fabricants. Il explique succinctement pourquoi :

« en toutes ces fabriques, ils font des draps de toutes sortes et avec les marques de tous les pays avec les plombs étrangers et ce qui est pire est que chaque fabricant est maître de faire ce qu'il veut, de façon que chacun donne l'organisation qu'il veut à sa fabrique, si bien qu'avec ce système et avec l'imitation des draps des autres pays, afin de se procurer du travail, ils le font de qualité inférieure tant pour le lainage qu'en économie de matières et d'opérations, mais ce qui est pire, c'est que presque tous leurs draps sont forcés sur la rame, de manière que j'ai vu un drap de 110 aunes de Hollande qui, à force d'être énérvé sur la rame, est arrivé à 150 aunes ».

Les quelques échantillons qu'il ramène de ces fabriques sont-ils là pour prouver la vérité de ses dires ? C'est le seul moment où Moccafy ne les commente pratiquement pas et où, dans la description des villes, il passe plus de temps à parler des souterrains ou des thermes que des manufactures. Distraction de fin de parcours ? Mépris ? Mauvaise connaissance de la langue ? Nous n'en savons rien, mais l'hypothèse la plus probable est qu'il rejette en bloc les fabriques de cette zone, desquelles il n'y a pour lui rien de bon à apprendre ou à acheter.

Les a-priori de Moccafy l'ont empêché de saisir le formidable potentiel manufacturier de cette région que mettent par contre bien en lumière les données recueillies cinquante ans plus tard par les administrateurs de l'Empire napoléonien⁶¹. Chargés de dresser la liste des fabricants les plus renommés de chaque département, ceux-ci identifient ici, bien involontairement, l'une des plus grosses concentrations manufacturières de l'Empire français : ces évaluations, dont on pourrait évidemment discuter à l'infini de la validité, donnent un ordre d'idée de l'image de la richesse, à défaut de la réalité de la richesse elle-même. Ainsi, les plus gros fabricants d'Aix-la-Chapelle, Borcette, Montjoie et Stolberg feraient travailler 1527 ouvriers internes, 3136 externes, produiraient annuellement 11,6 millions de francs, pour un capital investi de 9,1 millions de francs et un revenu annuel moyen de 674 mille francs⁶². Pas de doute que Moccafy n'ait été quelque peu aveuglé par sa passion réglementaire, ou effrayé par des pratiques totalement étrangères à sa morale commerciale.

⁵⁸ BRT, *Storia patria*, 907.

⁵⁹ M. Barkhausen, " Government control and free enterprise in Western Germany and the Low countries in the Eighteenth century ", dans Peter Earle éd., *Essays in European economic history, 1500-1800*, Oxford, 1974, pp. 212-273.

⁶⁰ Pierre Lebrun, *L'industrie de la laine à Verviers pendant le XVIII^e et le début du XIX^e siècle. Contribution à l'étude des origines de la révolution industrielle*, Liège, 1948.

⁶¹ Étienne Hélin, « Les industries du département de l'Ourthe en 1808. Perception d'un espace économique », *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, XCVIII, 1986, pp. 251-281.

⁶² Archives nationales (Paris), F/12/936B, F/12/937, F/12/938.

Ce refus est d'ailleurs d'autant plus étonnant que le but de la monarchie piémontaise était justement de copier, d'imiter les productions étrangères, on l'a dit. Alors, incohérence de Moccafy ? Non, car ce que Moccafy, comme ses supérieurs, préconise, c'est l'imitation, ce qu'il condamne, c'est la falsification munie de faux plombs de certification qui rend la copie frauduleuse. La limite entre les deux, certes souvent ténue, semble fondamentale à Moccafy.

Conclusion

Au total, fondamental pour entrer dans les fabriques, identifier les produits, différencier les qualités, le texte de Moccafy révèle aussi les jugements et les attentes d'un marchand en tournée d'inspection dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Des jeux et des modes d'imitations aux rapports complexes entre apparence et durée, des méthodes de production aux acteurs de la fabrication, des caractéristiques techniques aux voies de la commercialisation, c'est bien les yeux toujours vifs et les mains toujours prêtes à saisir l'échantillon au vol, pour aider au perfectionnement des manufactures de son pays que Moccafy revit par l'écriture son tour d'Europe des centres les plus prestigieux de la draperie européenne.

Pas de doute que pour lui les centres d'excellence ne soient Abbeville pour les draps de laine peignée, Amiens pour les camelots, Norwich pour les « petites étoffes » lustrées, Leyde pour les noirs... voici où il puise les exemples et les modèles qu'il entend familiariser au Piémont, où il continue de faire ses achats pour pourvoir les troupes du roi en l'absence de manufactures locales capables d'y suppléer.

Plus généralement, le voyage de Moccafy s'inscrit dans un genre de voyages ou de relations sur l'état des manufactures dont la genèse, les modèles et les différentes variations n'ont pas encore été suffisamment étudiés. Certes, il est utile d'y puiser des enseignements sur les manufactures elles-mêmes, mais il faut aussi s'interroger sur les modalités de l'écriture, les raisons et les logiques des témoignages. Instrument parmi d'autres d'une carrière, ce texte appelle à être mis en regard, en écho avec les autres témoignages des gens de l'art, pour comprendre les modes d'écriture, pour dégager l'outillage mental des acteurs de l'économie⁶³.

---

63 Ce fut l'un des derniers projets collectifs mené par Gérard Gayot et réalisé lors d'un colloque de l'Association française d'histoire économique dont les actes sont parus dans les *Annales des Mines*, série *Réalités industrielles*, février 2009, sous le titre *L'outillage mental des acteurs de l'économie*.